

**Collection Les Grands Mots,  
dirigée par Alexandre Lacroix**

[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

© Éditions Autrement, Paris, 2013.

ISBN : 978-2-7467-4764-7

Barbara Cassin

# LA NOSTALGIE

Quand donc est-on chez soi ?  
Ulysse, Énée, Arendt

Éditions Autrement  
Collection Les Grands Mots

« Me tenant comme je fais, un pied en un pays,  
et l'autre en un autre, je trouve ma condition  
très heureuse, en ce qu'elle est libre. »

René Descartes,  
*Lettre à Christine de Suède*, juillet 1648

## De l'hospitalité corse

*« Elle est retrouvée. Quoi ? – L'éternité.  
C'est la mer allée avec le soleil. »*  
Arthur Rimbaud

### *Une île, chez moi pas chez moi*

On dirait que je rentre chez moi, mais ce n'est pas chez moi. Peut-être parce que je n'ai pas de chez-moi. Ou, plus exactement, parce que c'est quand je ne suis pas chez moi que j'ai le plus le sentiment d'être chez moi, quelque part comme chez moi. Quand donc est-on chez soi ?

Je descends d'avion, prends la voiture au garage de l'aéroport, on m'indique où se trouve la Peugeot blanche hors d'âge, toujours immatriculée 75, qui se conduit comme un camion. Je prends la route, l'été plutôt celle qui passe par la lagune, *via* les fruits et

## LA NOSTALGIE

légumes, les gros citrons, melons, pastèques, les abricots, déjà les figues, la tomate cœur-de-bœuf, l'aubergine marbrée de mauve, la petite courgette drue. Les tunnels, les ronds-points et les ralentisseurs, puis les tournants, un par un. Ça tourne, les tournants sont intégrés dans mes mains à l'attention flottante, peut-être dans le volant. Après les gaz d'échappement, les saisons apportent leur odeur de maquis (« ce souffle imperceptible de pin, cette touche d'armoise... », dit le prisonnier évadé dans *Astérix*<sup>1</sup>, et il plonge), de mimosa, de laurier-rose, de feu, de mer. Je vois les progrès de la zone industrielle, les maisons neuves ou restaurées, peu de changement dès qu'on est sur la route du cap. Comme un cheval vers l'écurie, je rentre chez moi.

C'est de cette expérience que je veux partir : le sentiment que je qualifie intérieurement de nostalgie irrépissible, que j'éprouve chaque fois que je suis de « retour » en Corse. Un sentiment fort, étrange en cela que je n'ai pas mes ancêtres dans cette île, que je n'y suis pas née et n'y ai vécu ni mon enfance ni ma jeunesse. Je ne suis pas corse, je suis née à

## DE L'HOSPITALITÉ CORSE

Paris, j'y habite et j'y travaille, j'y ai fait et élevé mes enfants, dans une maison charmante, un peu sombre, en plein Paris, j'ai l'accent pointu d'une pinsoute : comment puis-je sentir à ce point que je rentre chez moi ? Comment cela peut-il me manquer à ce point d'en être longtemps, toujours trop longtemps, loin ? « Tu viens te ressourcer », me dit-on souvent quand on me voit au village, c'est une expression si étrange – quelle source, quelle ressource ?

Je ne suis pas chez moi, et pourtant j'y suis chez moi. De même que l'Évangile parle d'« user des choses comme n'en usant pas » (I Corinthiens, 7, 31), je suis chez moi « comme », en tant que, je ne suis pas chez moi. C'est parce que je n'y ai aucune racine que la déracinée que je suis, que je me plais à être ou que j'espère demeurer (ma mère était d'origine juive hongroise *via* Trieste et les terres irrédentes, et la famille de mon père, lointains pirates barbaresques, aurait fait partie des banquiers du pape dans le comtat Venaisin), s'y trouve en effet « comme » chez elle.

J'ai voulu réfléchir/rêver à la nostalgie évidemment parce que j'aime Homère, Ulysse, le

## LA NOSTALGIE

grec, la Méditerranée. Mais aussi, c'est plus étrange, parce que je suis attachée à la Corse, à l'horizon d'une maison, d'un village et d'un cap, dans une autre île, et qui n'est pas la mienne au moins en ce que je n'y suis pas née. « Nostalgie », tel est pourtant le mot qui me vient naturellement quand j'y pense. Mais tout comme « Homère » lui-même, la « nostalgie » n'est pas exactement ce que l'on croit. Pas plus qu'Homère n'est le poète origine, un homme et un seul qui aurait composé *l'Iliade* et *l'Odyssée* telles qu'en elles-mêmes<sup>2</sup>, la nostalgie n'est simplement le mal du pays et le retour chez soi. Ce sentiment envahissant et doux est, comme l'origine, une fiction choisie qui ne cesse de donner les indices pour qu'on la prenne pour ce qu'elle est, une fiction, adorable, humaine, un fait de culture. La meilleure manière alors d'être de retour dans la patrie, en une *Odyssée* transformée par le sentiment moderne, serait-ce que ce ne soit pas la vôtre ?

Une patrie, comme une langue, « ça n'appartient pas<sup>3</sup> ».

Je voudrais partir d'une expérience très, trop, personnelle.

## DE L'HOSPITALITÉ CORSE

Mon mari est mort des suites d'une longue et brève maladie, accueillie avec douceur dans l'échappée du village et dans l'espace de la maison faite par nous pour nous.

Parmi les droits exorbitants de cet étrange territoire encore napoléonien qu'est la Corse, à part les héritages et le prix des cigarettes, il y a le privilège d'avoir un tombeau chez soi si la direction départementale de l'Équipement l'autorise.

C'est dans ce village et dans cette maison, sur une terrasse dominant le toit, la marine et la mer, que mon mari est enterré. Une lauze est dressée avec son nom, ses dates de naissance et de mort, gravés par des amis qui sont allés chercher la pierre dans une crique avec leur bateau ; on s'assied sur un banc de bois flotté fait par nous tous. C'est là aussi, côte à côte, que j'ai ma propre tombe qui sonne encore creux, dans une terre qui n'appartient pas, à nous / pas à nous.

Le jour de sa mort, prévisible mais inconnu (« Il est si fatigué, arrêtez de le regarder, laissez-le partir », m'a dit ce matin-là la femme médecin), le tombeau n'était pas fini.

## LA NOSTALGIE

Ce jour-là pourtant, deux personnes m'ont téléphoné pour dire que le tombeau de leur famille l'accueillerait : « L'hospitalité corse, c'est cela aussi. »

Nous sommes hospitalés. Après tout je suis française, ma carte d'identité le dit, et la Corse est en France, je suis donc tout simplement chez moi dans mon pays. Pourtant, c'est seulement parce que j'y suis hospitalée que je m'y sens chez moi. D'autres y ont des racines, plus de racines, et ils m'accueillent. N'ayant pas reçu de terre de mes parents, et je leur en sais gré, je jouis d'une qui n'est pas d'abord à moi, pas du tout à moi, même si j'en suis légalement propriétaire. Car il y a de la réciprocité dans l'air. Un « hôte » : le même mot désigne celui qui accueille et celui qui est accueilli, et c'est une immémoriale trouvaille, la civilisation même. Sans doute faut-il ajouter qu'en grec *xenos*, qui dit l'hôte en ses deux sens, signifie aussi l'« étranger », celui qu'il faut par excellence hospiter, tandis qu'en latin *hostis* désigne aussi l'« ennemi », confiance-méfiance. Au-dessus de la maison, on voit depuis la mer la tour Sénèque, où il aurait écrit le *De Consolatione*.

## DE L'HOSPITALITÉ CORSE

Nous sommes, morts et vifs, hospitalés là, par le village. Mais nous y sommes hospitalés en même temps par le monde, dans un cosmos véritablement grec qui se déploie dans cet horizon si propre aux îles – « Elle est retrouvée. Quoi ? L'éternité. C'est la mer allée avec le soleil », disait lucidement Rimbaud (ce sont les mots qui me sont montés aux lèvres pour remercier tous ceux, connus et parfois inconnus, chagrin d'honneur, venus accueillir sous la chaleur d'un midi de juin la crudité cahotante du corbillard).

La réalité d'une île. Une île est réelle de manière bien précise. On en voit les bords, depuis le bateau, l'avion. Et depuis une île, l'horizon marin se recourbe, le soir au soleil couchant la terre est ronde. On sait, au milieu de l'eau, qu'il y a un rivage, limite entre un dedans et le grand dehors, et que l'île est finie. Une île est par excellence une entité, une identité, un quelque chose, avec un contour, *eidōs*, elle émerge comme une idée.

Dans sa finitude, une île est un point de vue sur le monde. Une île est immergée dans le cosmos, cosmique et cosmologique, avec le ciel étoilé au-dessus de nos têtes et l'immensité

## LA NOSTALGIE

de face, sensible au regard. En Grèce, en Corse, j'ai fait constamment l'expérience du *cosmos*, le « monde » des Grecs – « ordre et beauté », dit Baudelaire. À chaque détour du chemin, à chaque tournant, à chaque pas, le monde se recompose et se réorganise. Ce que l'œil voit fait à l'instant même structure, l'œil est saisi d'harmonie, avec un nouvel étonnement à chaque fois. Entre cosmologie et cosmétique, immense et limité, l'horizon renouvelle son ordonnance. Une île est par excellence un lieu.

La nostalgie d'une île. Une île est en même temps, en tant que lieu, un lieu très singulier, un lieu qui invite au départ : une île, on ne peut qu'en partir, « ô Mort, vieux capitaine ». Et l'on veut, l'on doit, y revenir. Elle détermine et aimante. On peut croire que le temps se recourbe comme l'horizon, et que l'on reviendra après tout un périple, un cycle, une odyssée.

Mais est-ce bien là que l'on revient ? Et y reste-t-on jamais ?